

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

texte et mise en scène
Wajdi Mouawad

création

RACINE
CARRÉE
DU VERBE
ÊTRE

pds 2022

8 octobre —
30 décembre 2022

Racine carrée du verbe être

texte et mise en scène **Wajdi Mouawad**

assistantat à la mise en scène **Cyril Anrep** et **Valérie Nègre**

dramaturgie **Stéphanie Jasmin**

dramaturgie 1^{re} partie des répétitions **Charlotte Farcet**

scénographie **Emmanuel Clolus**

lumières **Éric Champoux**

costumes **Emmanuelle Thomas** assistée de **Léa Delmas**

conception vidéo **Stéphane Pougnaud**

régie vidéo en création **Igor Minosa**, **Jérémy Secco**

dessins **Wajdi Mouawad** et **Jérémy Secco**

musique originale **Pawel Mykietyń**

conception sonore **Michel Maurer**

assisté de **Sylvère Caton** et **Julien Lafosse**

maquillages et coiffures **Cécile Kretschmar**

couture **Anne-Emmanuelle Pradier**

interprète polonais **Maciej Krysz**

suivi du texte et accompagnement des enfants **Achille di Zazzo**

répétiteur français **Barney Cohen**

professeur de trompette **Roman Didier**

avec la participation en répétitions de **Yuriy Zavalnyouk**

en 1^{re} partie des répétitions **Ralph Amoussou** et **Lubna Azabal**

stagiaires en scénographie **Aline Boubée de Gramont** et **Fantine Guyot**

stagiaires à l'assistantat à la mise en scène **Juliette Bayi** et **Büke Erkoç**

construction du décor **atelier de La Colline – théâtre national**

avec

Maité Bufala* une journaliste, Nina, Aurora

Madalina Constantin Astrid, Aïda, Sonia

Jade Fortineau Wanina, Hind, l'avocate, Athéna

Jérémie Galiana Giacomo, un journaliste, Wyo, Ingo

Delphine Gilquin* Marie-Jeanne Rocheleau, la femme, Giulia Coli, Lana

Julie Julien Joane, Hanane

Jérôme Kircher Talyani Waqar Malik

Norah Krief Layla

Maxime Le Gac Olanié l'animateur, un journaliste, l'infirmier, Hiram,

Johnny, le commissaire, le policier

Wajdi Mouawad Talyani Waqar Malik

Merwane Tajouiti* Dean, un gardien, Marwan, Huck

Richard Thériault Angelo Ruchini, un journaliste, le père, Gilles Parent,

Mr Clyde

Anna Sanchez* une journaliste, une femme, Docteur Bessaud, Cassie,

l'inspectrice

Raphaël Weinstock Nabil

*membres de la Jeune troupe de La Colline

Enfants en alternance **Adam Boukhadda**, **Colin Jolivet**, **Meaulnes Lacoste**,

Théodore Levesque, **Balthazar Mas-Baglione**, **Ulysse Mouawad**,

Adrien Raynal, **Noham Touhtouh**

voix **Juliette Bayi**, **Maité Bufala**, **Julien Gaillard**, **Jacky Ido**,

Valérie Nègre

remerciements à Jason Adkins, Gilles Clément, Michel Derain, Vassilis Doganis, Amaud Gaillard, Francis Hallé et au Dr. Hassan Hosseini, Irène Jacob, Odette Makhoulouf, Chloé Mazlo, Naji Mouawad, Étienne Parizot, Jeanne Sulzer, Michel Thiebaut de Schotten, Serge Tisseron.

Le cours de mathématiques a été relu par Naji Mouawad et Étienne Parizot.

La phrase, en grec et en japonais, répétée par Wyo a été traduite dans ces deux langues par Vassilis Doganis.

Le triptyque est une œuvre peinte par Wajdi Mouawad.

AUTOMNE
2022

Grand Théâtre

du 8 octobre au 18 décembre

- **Partie I** mercredi à 19h30 • **Partie II** jeudi à 20h30
 - **Intégrale** vendredis 4 et 18 novembre, 2 et 16 décembre à 17h30, samedi à 16h, dimanche à 13h30
- relâche lundi, mardi*

du 21 au 30 décembre

- **Intégrale** à 17h30
- relâche du 24 au 27 décembre*

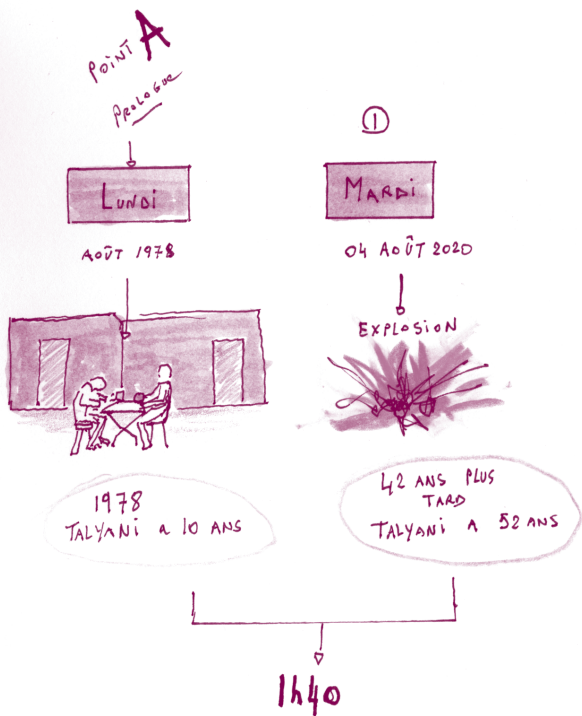
création à La Colline • durée 6h incluant 2 entractes

production La Colline – théâtre national
avec le généreux soutien d'Aline Foriel-Destezet

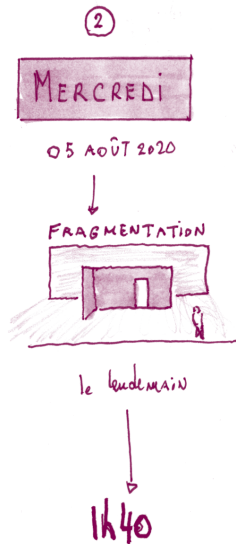
—
régie générale Christian Lacrampe, Éric Morel
régie son Éric Georges, Annabelle Maillard
techniciens son Emmylou Baubat, Kevin Cazuguel, Mathias Chergui
régie lumières Gilles Thomain, Stéphane Touche
techniciens lumières Pascal Levesque, Olivier Mage
régie vidéo Ève Liot, Xavier Prévot
régie machinerie Sébastien Dupont, Adrien Geiler
cintriers Farid Aberbour, Lino Dalle Vedove
machinistes Yann Leguern, Ruben Veau
accessoiristes Griet De Vis, Manuïa Faucon
habilleuses Lucie Bernier, Léa Delmas, Isabelle Flosi, Laurence Le Coz
constructeurs Mickaël Franki, Vincent Insel, Louis Kralj, Didier Kuhn, Sarah Lebriand,
Grégoire de Lorgeril, Yannick Loyzance, Myrtille Pichon et Pipa

qui est donc cet enfant
si je suis déjà le
Vieillard qui
le sera plus tard?

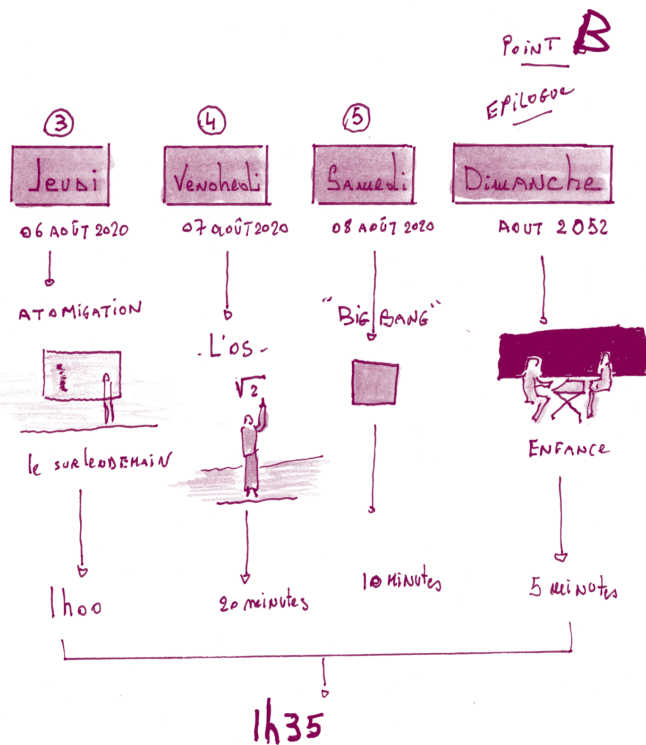
STRUCTURE



ENTRACTE



ENTRACTE



La connaissance de l'être par un être fini se heurte à une limite fondamentale qui est le mystère de l'être. Mais l'amour, lui, ne connaît pas de limite: s'il est vrai que la connaissance est limitée par l'infini, l'amour lui est emporté par l'infini puisqu'aimé c'est être infiniment.

Naji Mouawad, mathématicien

Les ramifications souterraines et aléatoires des arbres pourraient être la version naturelle et imagée des variables mathématiques. *Racine carrée* accolée au verbe *être* propose un titre qui porte des dimensions organique et géométrique... Comme l'arbre et son image miroitée sous la terre, les mathématiques apparaissent indissociables de la nature et de la vie. Les mathématiques œuvrent dans le texte autant comme éléments présents en soi et métaphores que comme la structure même.

Le spectateur est d'abord invité à suivre ce récit épousant le fil reconnaissable d'une narration plus linéaire où sont exposées chacune des histoires de cette même famille dans cinq pays différents. Au fil du spectacle et de ses différentes parties, les rhizomes de ces récits commenceront à s'entremêler, à se superposer, non pas dans la rencontre des histoires en elles-mêmes mais plutôt par leurs combinaisons possibles; par les résonnances qui tintent et se répondent entre elles. Des échos, des motifs et des similitudes poétiques, philosophiques, tragiques, éthiques apparaissent en effet de plus en plus, se tissant entre eux et malgré les personnages. Les différents débats intimes ou collectifs qui habitent et agitent ceux-ci finissent aussi par dialoguer. Cette contraction du fil narratif dans une forme apparemment de plus en plus simple et trouée apparaît au contraire comme une partition dense et virtuose dans son dépliage. Une partition symbiotique qui révèle de plus en plus l'unicité, cette *racine carrée* de l'*être* de chaque personnage.

Le texte opère ainsi une sorte de processus de déstratification, un peu comme des poupées russes que l'on ouvre peu à peu. Car il s'agit bien de ces questions que posent la pièce : quelle serait la part immuable de l'être qui reste, qui demeure malgré toutes les avenues possibles qu'auraient pu prendre sa vie ? Quelle part ont les autres et les événements sur ce que l'on devient, ce que nous construit ? Comment est-on traversé, porté, relié, déterminé avec et par les autres, sa famille ? Quels sont les mots que l'on porte en soi, ceux que l'on apprend et ceux qui nous sont donnés, offerts, imposés ? Il y a quelque chose de l'incomplétude inhérente de l'être qui se condense ici dans l'image mathématique de l'infini.

Dans *Racine carrée du verbe être*, les mathématiques sont fondamentales autant comme impulsion formelle et structurelle que comme véhicule poétique, rythmique et analogique.

Stéphanie Jasmin

Asymptote

Tendre vers, sans jamais atteindre. Sans doute eût-il fallu commencer par là : l'aveu ou le désir d'une impossible fin.

Asymptote est la courbe, la droite, le point dont on approche sans cesse sans y parvenir. *Ασύμπτωτος* en fait état : non-coïncidence entre ce qui est souhaité et ce qui est obtenu.

Ainsi d'un monde Π auquel on aspire et que l'on caressera en l'infini seulement :

$$\Pi: \lim_{\infty} (L, \Pi) \approx 0$$

Asymptote des mondes

En amour aussi bien. La distance (l, l') – toute psychique et non physique – qui sépare l'aimé l' de l'amant l pourra s'amoindrir sans jamais s'éteindre.

Précisons cette irrésolution. Comme si le grec augurait que la réduction du rêve au réel est principe de catastrophe, *σύμπτωμα*, le symptôme, et *συμπτώτως*, racine de l'asymptote, signifient en même temps l'affaissement et la rencontre – la coïncidence malheureuse. Une idée d'effondrement lorsque la rencontre s'opère. D'où l'enjeu de faire précéder le terme d'un *a* privatif.

Aspirer à poursuivre sans jamais ravir. C'est le fond de la prière de Michelangelo. Puisse l'écart entre le monde et celui auquel on aspire ne jamais s'évanouir. *Signore, fa che io possa sempre desiderare più di quanto riesca a realizzare.*

$(L, \Pi) \in \mathbb{R}^*$

Preghiera di Michelangelo

Seigneur, faites que je puisse toujours désirer plus que je ne puis accomplir.

Ce Seigneur qu'il s'agissait précisément de ne point toucher.

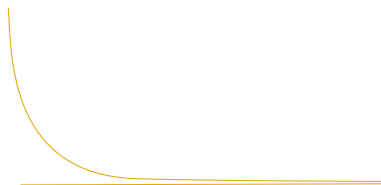
Marie-Madeleine trouve le tombeau vide de celui qu'elle chérit (*Jean*, 20). Un homme est là qu'elle prend pour le jardinier. Il l'appelle de son nom : *Marie* ! Elle se retourne et le reconnaît : *Rabbouni* ! Jésus lui dit alors : *Ne me touche pas* !

Douleur de ne pouvoir embrasser un être qu'on aime, définitivement perdu et pourtant miraculeusement là. Ulysse l'a vécue aussi, lui qui, convoquant les âmes des défunts, retrouve sa mère au royaume des morts (*Odyssée*, XI) : par trois fois, dit Homère, Ulysse s'élance pour embrasser sa mère, par trois fois elle lui échappe telle une ombre, un rêve.

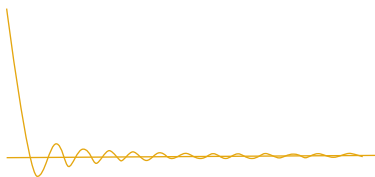
Revenons à cette parole glaçante de Jésus dans le jardin de son sépulcre : *noli me tangere*, écrit saint Jérôme dans la *Vulgate*. *Tangere* signifie toucher. Mais le texte grec dont il est traduction recèle une ambiguïté que le latin gomme. *Μή μου ἅπτειν*, dit originellement l'Évangile. Or si le verbe *ἅπτειν* signifie parfois toucher, son sens premier est nouer, retenir, saisir.

Ne me retiens pas. Tu peux me toucher, mais ne me retiens pas. Cela traduirait mieux sans doute – et dénouerait quinze siècles de sensualité suspecte induits par cette parole au climax de la Révélation.

En mathématiques modernes, le concept a suivi cette voie parallèle : l'asymptote désormais n'est plus intouchable. Elle se laisse effleurer dans un désir qui ne l'épouse pas.



asymptote antique



asymptote moderne

Ainsi des amours offrant de s'espérer sans se confondre, de chérir sans retenir :

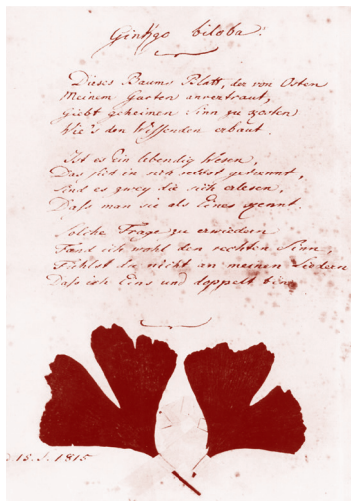
$$\lim(l, l') \approx 0$$

Amours asymptotiques

Arbres

Les arbres ont une mémoire, ils contiennent le temps à travers les couches sédimentaires de leur écorce qui se comptent en années. Le botaniste témoigne pour eux, mettant des mots sur leur silence, des dates et des images sur leur histoire, leur conférant une existence réelle, vivante, presque incarnée. En évoquant cette part visible et tangible de leur présence, il n'oublie pas celle qui ne l'est pas et se développe en de multiples rhizomes sous la terre. Leur solitude n'est qu'apparente en surface et « en-dessous ils sont soudés, entrelacés, entremêlés ». Au-delà de la crise écologique dont ils sont les victimes et émissaires muets, ces arbres sont une métaphore absolue de ce que raconte *Racine carrée du verbe être*. Ce sont des arbres nomades qui, déplacés par les hommes, ont traversé des océans, fait escale dans des ports et se sont enracinés dans un nouveau territoire. Et cette image renversée de « l'arbre en-dessous », ce double invisible, cette part souterraine de lui-même, évoque à la fois la complexité inhérente de l'être mais aussi ce qui le relie aux autres malgré la solitude ; ces deux états paradoxaux étant tout aussi réels. On pense à *La Forêt* de Giacometti, où l'on voit un petit groupe de figures éparées, solitaires, à l'échelle variable ancrées dans un sol-socle ; une forêt d'êtres à la fragilité gracile et à la forme incertaine, tout en *tremblements* mais qui sont ensemble soudés et rassemblés sur le même plateau qui les porte.

—
Stéphanie Jasmin



Ginkgo Biloba, Johann Wolfgang von Goethe, 1815

*La feuille de cet arbre, que l'Orient
À mon jardin a confié,
Donne à goûter un sens secret
Qui charme l'initié.*

*Est-ce un être vivant,
Qui en lui-même se sépare ?
Sont-ils deux qui si bien se cherchent*

*Qu'on les croit ne faire qu'un ?
Pour répondre à cette question,
Voilà que j'ai trouvé le sens juste,
Ne sens-tu pas à mes chants,
Que je suis Un et double ?*

*Il n'y a pas d'accident au jardin. Seules les constructions
de l'homme ont des accidents. La nature, elle, a des cataclysmes.
Et puis elle cicatrise.*

À peine achevées, les constructions de l'homme s'engagent dans un processus de dégradation irréversible. Leur inaptitude à évoluer les condamne, tôt ou tard, à la ruine. Lorsqu'une œuvre est achevée, elle est morte. La nature, au contraire, n'achève jamais rien. Elle endosse les ouragans, interprète les cendres d'un feu, invente un processus de vie sur les bases, chaque fois nouvelles, d'un bouleversement. [...]

La dynamique d'effondrement, comme celle de reconquête, participe d'une évolution, naturelle au jardin. [...] L'attachement que l'on a aux structures nous incite à désirer que celle-ci soit immuable. Mais le jardin est le terrain privilégié des changements permanents. L'histoire des jardins montre que l'homme a constamment lutté contre ces changements. Tout se passe comme s'il tentait d'opposer à l'entropie générale qui régit l'univers, une force constructive dont le seul but serait de contourner la mort, d'y échapper.

Le Larousse classique 1957 donne cette définition: « Entropie, grandeur qui, en thermodynamique, permet d'évaluer la dégradation de l'énergie d'un système: l'entropie d'un système caractérise son désordre. » Dégradation, désordre, mots qui s'appliquent aux objets finis, aux systèmes clos. Mais peut-on voir là un jardin abandonné ? « Abandonné à lui-même, un système isolé tend vers un état de désordre, ou, ce qui revient au même, un état de ville plus grande probabilité.¹ » La condition pour voir apparaître « un état de plus grande probabilité » est un certain abandon. Dans un jardin, cet abandon est laissé à la vie.

— Gilles Clément, *Jardin en mouvement, Sens et Tonka*, 2006

1. Clausius, physicien allemand (1822-1888) qui introduit l'entropie en thermodynamique.

*Pourquoi vivre ne semble pas
nous suffire ?*

Wajdi Mouawad, *Racine carrée du verbe être*